

quoi ? Que signifie son attitude au chef anglais ? Reculerait-il déjà ? “ Bel ami, dit-il à Beaumanoir, il faut remettre la bataille. Nous devons prendre conseil de nos maîtres, moi, du roi Édouard, vous du roi de Saint Denys. Si cela leur agréé, nous reviendrons ici pour nous battre ; mais il nous faut leur assentiment. ” Ces paroles cachent-elles un piège ou bien la peur ? En tout cas, bon sang ne peut mentir : Beaumanoir appartient à une lignée de braves : “ Je vais, fait-il, en haussant les épaules d'un air de dédain, interroger mes compagnons. ”

— “ Messire, a répondu Even Charuel, nous sommes trente, venus en ce pré, garnis de bonnes armes, tout exprès pour combattre Bembrough et venger sur lui le mal qu'il fait à la Bretagne et à son noble duc. Malheur à qui s'en ira d'ici sans se battre ou remettra la bataille à un autre jour ! ” Et tous d'acclamer ces fières paroles. — “ Je n'en attendais pas moins de vous ”, répond Beaumanoir.

En apprenant cette décision, pourtant sans réplique, Bembrough insiste encore : “ Mais vous êtes fou, Beaumanoir. Vous voulez donc détruire d'un coup toute la fleur des barons du duché ! Quand ils seront morts, il vous sera impossible de retrouver leurs pairs. ” — “ Détromez-vous, Bembrough. Je n'ai certes pas ici avec moi le baronnage de Bretagne, ni Rohan, ni Lohéac, ni Laval, ni Montfort, ni Léon, ni Quintin, ni Tournemine, ni les autres grands barons, mais j'ai de nobles chevaliers et la fleur des écuyers qui ont tous juré de vous détruire ou de vous capturer, vous et les vôtres, avant l'heure de complies. ”

Bembrough écume : “ Les Bretons sont perdus ! ” Et se tournant vers ses hommes : “ Entendez-vous, les Bretons sont perdus. Vous frapperez, leur dit-il. Tuez-les tous et qu'il n'en échappe pas un ! ”

III

LA BATAILLE

De Josselin, de Ploermel et des environs, une foule de spectateurs étaient accourus pour assister aux péripéties de la lutte. Les combattants avaient pris leurs dispositions en conséquence : ils avaient emmené leurs gens, c'est-à-dire les porteurs de bannières, les gardiens de chevaux. Les vivres étaient nombreux en prévision d'une longue action ; et des médecins, sous le grand chêne, se tenaient prêts à intervenir avec des pansements et des médicaments pour les blessures.

— Le premier choc fut terrible, qui ne tourna pas à l'avantage des Bretons. Jean Mellon et Geoffroi, son frère, trouvèrent une mort affreuse. Trois de leurs compagnons furent faits prisonniers : Even Charuel, Caro de Bodégat et Tristan de Pestivien. Le combat se pour-

suivit jusqu'à ce que les adversaires, épuisés, éprouvassent le besoin de se reposer et de prendre quelques rafraîchissements. “ Chacun eut sa boutaille ; vin d'Anjou y fust bon ”, dit une chronique. Beaumanoir profita de la trêve pour nommer chevalier Geoffroi de la Roche, digne descendant d'ancêtres qui prirent une part brillante à la conquête de Constantinople.

— De nouveau l'on se guette et l'on se précipite dans la mêlée. Bembrough a trop bu, sans doute. Toujours est-il qu'il se fait ironique. Ses grossièretés sont telles, que Beaumanoir lui crie : “ Jette le dé, ne t'épargne pas ! Le sort va te frapper. Ta mort est proche. ”

Alain de Kéraurais se rue sur lui : “ Comment ! vil glouton, tu te flattes de faire prisonnier un homme comme Beaumanoir ! Tu l'insultes et veux le donner comme bouffon à ta reine ! Eh bien ! moi je te défie en son nom ; tu vas sentir à l'instant la pointe de ma lance. ”

Frappé en plein visage, le chef anglais s'écroule, mais d'un bond il se relève et se jette sur son adversaire. Geoffroi du Bois a vu son geste. Il lui assène un coup de hache en pleine poitrine. Cette fois, Bembrough tombe pour ne plus se relever : “ Beaumanoir, mon cher cousin, s'écrie du Bois, que Dieu te garde ! Où es-tu ? Te voilà vengé. ”

L'émotion est générale dans les deux camps. On s'arrête de combattre. Mais voici de nouveau Beaumanoir qui a pu se dégager. “ Laissez-le, dit-il à ses Bretons, allez aux autres et combattez fort ; le moment en est venu. Ne vous arrêtez pas. ”

Déjà les Anglais se sont donné comme chef l'Allemand Crokhart, qui n'était, dit-on, qu'un voleur de grands chemins. Et la courte trêve est rompue. On ne combat plus pêle-mêle, mais on procède avec méthode. Les Anglais ont trouvé un nouveau mode de défense : ils se tiennent étroitement serrés les uns contre les autres, coude à coude, et chaque fois que les Bretons tentent de percer leur centre, ils se heurtent aux longues piques qui les blessent atrocement. Beaumanoir a pu récupérer les trois prisonniers qui ont regagné leurs rangs avec enthousiasme. Les heures s'avancent, la fatigue s'accroît, les difficultés sont de plus en plus considérables. “ Amis, s'écrie Beaumanoir, si nous ne rompons pas la ligne, honte et malheur sur nous ! ” Mais cette ligne demeure inébranlable, surtout aux ailes. Le chef des Bretons persiste à vouloir percer le centre. Vains efforts. A ce moment, quatre Anglais sont tués, dont le Breton renégat d'Ardaïne. De leur côté, les Bretons commencent à fléchir : Geoffroi Poulart n'est plus et ses compagnons reçoivent des coups de piques. Beaumanoir lui-même est frappé. Son sang coule de part en part. Il se sent faible, il chancelle. Et il jeûne depuis le matin. La soif et la faim le torturent : “ A boire, gémit-il, à boire ! ” — “ Bois ton